



HAL
open science

Environnement / Milieu / Atmosphère

Anthony Pecqueux

► **To cite this version:**

Anthony Pecqueux. Environnement / Milieu / Atmosphère. Pragmata : revue d'études pragmatistes, 2024, 7-8, pp.1172-1195. hal-04711225

HAL Id: hal-04711225

<https://hal.science/hal-04711225v1>

Submitted on 26 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

ENVIRONNEMENT / MILIEU / ATMOSPHÈRE. « AUTOUR » DES NOIRS DE PHILADELPHIE ET DE LEURS PROBLÈMES

Anthony Pecqueur

Comme¹ bon nombre de commentateurs de W. E. B. Du Bois, et des *Noirs de Philadelphie* en particulier, j'ai été frappé par plusieurs éléments, qui contribuent ensemble à faire son importance, son actualité et le grand intérêt de le discuter. Dans le désordre : l'innovation méthodologique et la densité empirique²; la crudité du propos, et notamment des qualificatifs quand il s'agit de caractériser certains de ces *Noirs de Philadelphie* (Sabbagh, 2024, *supra*)³; les appels vibrants à l'enquête pour (chercher à) résoudre le problème des Noirs (Du Bois, 1898/2024), qui définissent en même temps une politique scientifique, proche du pragmatisme d'alors : « Nous devons étudier, nous devons enquêter, nous devons essayer de proposer des solutions » (NP : 55); l'arrimage de ce problème à l'environnement, ou encore la présence que l'on pourrait dire « voilée » du motif de la double conscience, deux points soulignés par Daniel Cefai et Joan Stavo-Debaugé dans leur introduction (2024).

C'est précisément sur ces deux derniers points que je voudrais concentrer mon propos en tant qu'ils figurent dans les *Noirs de Philadelphie* comme des motifs associés, articulés entre eux par Du Bois pour proposer une interprétation de l'environnement (*environment, surroundings*) voire de l'atmosphère (*atmosphere*). Je le ferai en retraçant dans un premier temps le propos du livre en ce sens, en relisant certains passages qui mettent en valeur ce sens du « milieu » (Feuerhahn, 2009) et ses variations au long du texte ; puis, dans un second temps, en ouvrant quelques pistes vers des réappropriations ultérieures de ces motifs – en direction d'un dépassement du dualisme, d'une forme de naturalisme et d'un fondement sensible du lien social ordinaire.

ENVIRONNEMENT ET/OU ATMOSPHÈRE ?

L'environnement le plus immédiatement intelligible de ce livre est bien entendu Philadelphie – ce qui en fait déjà un remarquable livre de sociologie urbaine. La ville en elle-même : non, ou pas directement ; uniquement le 7^e district et ses entours, en tant que les Noirs de Philadelphie n'ont pas accès à tous les quartiers de la ville, n'en connaissent qu'une faible part. Dans un geste qui préfigure les principaux écrits de Georg Simmel sur les métropoles, puis les grandes enquêtes de l'école de Chicago, W. E. B. Du Bois montre l'ambivalence de la vie urbaine pour les Noirs. Si le « contact avec la vie urbaine » (NP 68) a tôt fonctionné comme un stimulus pour les meilleurs d'entre eux (« les affranchis talentueux et ambitieux »), l'horizon, pour la plupart, s'est limité au 7^e district, qui ressemble bien aux ghettos décrits par l'école de Chicago : à savoir d'une part un quartier de taudis, un espace contraint, tant par l'interdiction pour les Noirs pendant longtemps de prendre le tramway, que par le « marché immobilier » (qui limite les choix moins par le prix – puisque d'autres districts sont bon marché – que par les propositions géographiques faites aux Noirs), et, d'autre part, aussi des circulations inévitables vers d'autres quartiers – ne serait-ce que parce que le 7^e district « est bondé et déborde sur d'autres quartiers » (NP : 119), ou pour aller travailler (notamment comme domestique dans les maisons et quartiers blancs)⁴.

Pour autant, ce n'est pas directement cette acception d'environnement qui importe à W. E. B. Du Bois ici. Une des premières définitions⁵ qu'il en donne est arrimée à une forme d'enquête sociale, avec l'étonnement du sociologue comme du philanthrope à propos de cette situation paradoxale : le Noir ne se résigne pas, il « cherche à améliorer sa condition ; il cherche à s'élever » (NP : 155 – en l'occurrence à travailler). Plus loin :

[D]ans le domaine des phénomènes sociaux, la loi de la survie est fortement modifiée par le choix, le désir, le caprice et le préjugé humains. Et, par conséquent, on ne sait jamais quand on voit un

marginal jusqu'à quel point cet échec à survivre est dû aux déficiences de l'individu ou aux accidents et à l'injustice de son environnement. (NP: 156)

S'il se refuse par ailleurs aux « errements "métaphysiques" » (Oberhauser, 2024: 238) des sociologues de son temps, remarquons que cette première définition fait un usage notionnel du terme, à partir du couple liberté et déterminisme, au sein duquel « environnement » occupe le pôle déterminisme (et à côté des « accidents » de la vie). Il ne s'agit que d'une première étape, pour ce qui va s'affiner au fur et à mesure du livre. Suivons les développements ultérieurs.

Le terme revient en ouverture du chapitre XIII sur le crime :

Le crime est un phénomène de la vie sociale collective et constitue la rébellion ouverte d'un individu contre son environnement social. Naturellement donc, si des hommes sont soudainement transportés d'un milieu (*environment*) à un autre, il en résulte un manque d'harmonie avec leurs nouvelles conditions de vie : un manque d'harmonie avec le nouvel environnement (*surroundings*) physique mène à la maladie et la mort ou bien à la modification du physique ; un manque d'harmonie avec le milieu (*surroundings*) social mène au crime. (NP: 291)

Le choix de traduction de Nicolas Martin-Breteau est intéressant en ce qu'il fait intervenir le concept de « milieu », là où Du Bois ne varie pour le moment qu'entre « *environment* » et « *surroundings* ». À nouveau, les notions renvoient à un déterminisme saisissant, face auquel la seule échappatoire passe par la « rébellion » criminelle. Le terme de « milieu », ici, présente le principal intérêt d'englober les différentes dimensions de l'environnement déclinées ensuite (physique et social).

Le chapitre suivant, « Pauvreté et alcoolisme », donne l'occasion d'avancer dans la définition de la notion – et de lui donner des inflexions notables –, au moment de conclure ce chapitre et après avoir cerné

deux grandes causes de la situation des Noirs : l'esclavage et l'émancipation d'une part, l'immigration d'autre part (le tout à quelques pages à peine de passer au chapitre consacré précisément à l'environnement).

À cela, il faut ajouter une troisième cause également importante, probablement plus influente que les deux autres, à savoir l'environnement dans lequel se trouve un Noir – le monde de la coutume et de la pensée dans lequel il doit vivre et travailler, l'environnement (*surrounding*) physique de la maison, du foyer et du district, les encouragements et les découragements moraux qu'il rencontre. (NP : 340)

Je relève plusieurs dimensions ici : 1/ le fait que la catégorie d'environnement ne figure plus seulement au pôle du « déterminisme » (Du Bois quitterait-il de la sorte une approche dualiste ? – j'y reviendrai⁶) ; 2/ l'élargissement ainsi à l'œuvre en passe par l'introduction des interactions quotidiennes, et de leur dose de moralité ; 3/ enfin, il y aurait là renforcement de l'idée que « physique » et « social » fonctionnent ensemble, avec l'introduction de deux nouvelles dimensions, cette idée de moralité d'une part, et d'autre part la quantification difficile de cette troisième cause (« probablement plus influente... »).

DEUX CHAPITRES CRUCIAUX : « L'ENVIRONNEMENT DU NOIR » ET « LE CONTACT DES RACES »

Du point de vue qui est le mien de mieux saisir les liens entre importance analytique de l'environnement dans toutes ses dimensions pour une meilleure compréhension du problème des Noirs, le chapitre 15, bien nommé « L'environnement du Noir », s'avère central. Le lecteur peut avoir l'impression qu'y réapparaissent des matériaux empiriques déjà abordés, mais Du Bois opère un décalage décisif dans l'analyse qu'il en propose, en entremêlant toutes les dimensions de l'environnement (social, physique et moral⁷) à partir des trois sections qui forment ce chapitre : « Maisons et loyers », « Zones et quartiers », « Classes

sociales et loisirs». Par exemple, celle sur « Maisons et loyers » est l'occasion de revenir sur des questions de « santé et décence » (NP 350-351, comme pour ce qui concerne l'accès à une salle de bains, à des toilettes avec chasse d'eau...); ou sur des questions concernant l'argent gaspillé dans les loyers, etc. Pour autant, la conclusion de cette première section permet de donner une nouvelle formulation du « problème des Noirs dans cette ville », puisqu'avec tous ces éléments empiriques on est en mesure de comprendre qu'il s'agit d'« un peuple qui reçoit un salaire un peu inférieur à la norme pour un travail moins désirable et que, pour faire ce travail, il est obligé de vivre dans des quartiers un peu moins agréables que la plupart des gens, et qu'il paie pour cela des loyers relativement plus élevés » (NP : 354). Voilà ce qui constitue matériellement l'environnement des Noirs de Philadelphie, et contribue à créer et faire perdurer leurs problèmes.

Du Bois ajoute à cela une autre raison encore, moins directement matérielle, qui s'appuie à nouveau sur des constats déjà réalisés, à savoir la concentration des Noirs de Philadelphie dans des quartiers bien circonscrits (« un peu moins agréables que la plupart des gens », *ibid.*), ce qui a notamment pour conséquence qu'en bouger amène celui qui le fait à se retrouver isolé dans un autre quartier – un quartier certes plus huppé, mais où il expérimente le fait d'être un « paria social ».

Le Noir qui s'aventure loin de la masse de son peuple et de sa vie organisée se retrouve seul, évité et raillé, dévisagé et mis mal à l'aise : rares sont les nouveaux amis qu'il peut se faire, car ses voisins, même bien disposés, rechigneront à ajouter un Noir à leur liste d'amis. (NP : 355)

La thématique des interactions se précise ici, en se manifestant désormais également par l'évitement ou l'isolement, et non uniquement sous la forme de valeurs polarisées (positives ou négatives, comme les encouragements et découragements évoqués ci-dessus).

Cette conclusion ouvre sur la section suivante, «Zones et quartiers», qui revient de manière détaillée et documentée sur ces éléments, avec une vision sur tout le XIX^e siècle. Puis la section «Classes sociales et loisirs», où Du Bois opère une reprise de cette question manifestement épineuse de l'environnement (avant de proposer une description de la société des Noirs de Philadelphie en quatre classes : les 10% du «bas», les 10% du «haut», et les deux groupes laborieux du milieu, plus ou moins fortunés ou lotis). Il reprend donc, avec le même champ lexical :

Sans dénier la profonde influence de l'environnement physique du foyer et du district, il existe une influence beaucoup plus puissante dans le façonnement et la construction du citoyen, à savoir l'atmosphère sociale qui l'entoure (*social atmosphere that surrounds him*): d'abord ses amitiés au quotidien, les pensées et les goûts de sa classe sociale; ensuite ses récréations et ses loisirs; et enfin le monde environnant (*surrounding world*) de la civilisation américaine, que le Noir rencontre surtout dans sa vie économique. (NP: 368)

Ce dont il est question ici est conçu comme autre que l'environnement physique (l'opposition avec «*social atmosphere*» me retiendra plus loin), et ce qui est décrit a trait à l'environnement du quotidien (à travers les activités⁸, les amis ou les personnes rencontrées), mais aussi à ce qui n'environne pas le Noir, à ce dont il est exclu; là, Du Bois thématise les interactions avec les Blancs et leur monde sous les traits d'interactions empêchées, mieux: des interactions inexistantes (qu'il a d'ailleurs expérimentées personnellement...). Ce qu'il disait déjà plus tôt à propos de la «grande classe moyenne des Blancs»: «la distribution particulière des emplois chez les Blancs et chez les Noirs fait que la grande classe moyenne des Blancs entre rarement, voire jamais, en contact avec les Noirs» (NP: 170). Cela est suivi d'un tiret et d'une remarque alors prémonitoire (et sans doute faussement interrogative), mais au cœur de cette fin du livre: «cela ne serait-il pas une cause aussi bien qu'une conséquence du préjugé?» Daniel Cefaï et

Joan Stavo-Debaugé le formulent de manière ramassée dans leur introduction en en faisant un résumé du programme au long cours de Du Bois : « Le problème noir n'était pas le problème des Noirs, mais concernait l'Amérique tout entière, qui les tenait à l'écart. » (Cefaï & Stavo-Debaugé, 2024 : 1095).

Le chapitre suivant, « Le contact des races », est tout aussi crucial pour les questions d'interaction et de sociologie urbaine – et notamment quand on le relit avec, en tête, tant les premiers travaux de l'école de Chicago, que des contributions plus récentes sur les interactions interraciales comme celles d'Elijah Anderson (2011), ou Anne W. Rawls et Waverly Duck (2020). C'est dans ce chapitre que se précise la forme de présence « voilée » du motif de la double conscience, comme le suggèrent à nouveau les dernières pages du précédent, à l'instar de l'extrait sur « ses amitiés au quotidien... » cité à l'instant. En effet ce passage, en ramenant dans un même mouvement, d'une part, les interactions entre « nous », et, d'autre part, celles inexistantes avec « eux », préfigure non seulement la *double conscience* mais aussi la *double vue*, deux thèmes ultérieurs de Du Bois. Si la double conscience fonctionne pour Du Bois comme conscience de soi et d'être vu différemment par les Blancs, elle doterait les Noirs d'un don de « “double vue” qui les rend capables de se voir à la fois tels que les Blancs les voient, comme des inférieurs, mais aussi, au sein de leur communauté, comme des égaux » (Chanial, 2021 : 306).

Ce nouveau chapitre commence par une section intitulée « Le préjugé de couleur » – les deux autres seront consacrées à la « bienfaisance » et au « mariage interracial ». W. E. B. Du Bois définit ce préjugé, que les Noirs sont seuls à ressentir (pour les Blancs, il n'existerait évidemment pas...) comme « ce sentiment généralisé d'aversion à l'égard de son sang, qui l'empêche lui et ses enfants d'obtenir un emploi décent, d'accéder à certains services et divertissements publics, de louer des maisons dans de nombreux quartiers et, en général, d'être reconnu comme un homme » (NP : 381). Cela correspond presque exactement au constat dressé plus haut (NP : 354) à la lumière des données empiriques

rassemblées, à une exception près : la mention finale à l'absence de reconnaissance comme un homme⁹, issue pour sa part des premiers éléments sur les interactions que Du Bois a commencé à consigner par la suite. Cette absence de reconnaissance est affaire d'atmosphère ou de tonalité affective à une échelle collective, puisqu'elle correspond à un « sentiment généralisé d'aversion à l'égard de son sang ».

Ensuite, Du Bois s'écarte un peu et du sentiment du Noir et de la dénégation du Blanc, et en appelle à une sorte de juste milieu. Mais il insiste surtout sur l'existence du préjugé, et il le fait en précisant qu'il s'agit d'« une force sociale beaucoup plus puissante que ce que pensent la plupart des Philadelphiens ». Pour preuve, il dresse une multitude de petites vignettes dépersonnalisées censées l'exemplifier pour ce qui est de l'emploi (en obtenir un et le conserver, ou accéder à des emplois plus nobles), des dépenses, des enfants et des rapports sociaux, où la « ligne de couleur » est opérante (NP : 383). Au total : si ces faits restaient isolés, cela pourrait être à la rigueur supportable, mais ce n'est plus le cas « lorsqu'un groupe de personnes souffre continuellement de toutes ces petites différences de traitement, de discriminations et d'insultes » (NP : 384). On commence à saisir la « puissance » particulière de cette « force sociale » : elle agit sur toutes et tous sans exception, elle est très littéralement collective, au sens le plus implacable ; et son action n'est pas intermittente, ne laisse aucun répit : elle est continue. Du Bois pointe là le quotidien et ses discriminations rythmées, dans les interactions ordinaires (quand elles ont lieu ou du fait de leur absence), et discriminations dont il s'agit de mesurer la force. En même temps, c'est là chose vaine : leur force est certes « beaucoup plus puissante » qu'on ne le croit habituellement (NP : 368 et 383, ou encore, sous la forme « plus influente », NP : 340), mais elle est précisément particulièrement difficile à quantifier, à mesurer – comme si sa matérialité se dérobaît à mesure qu'on l'approchait...

ATMOSPHÈRE ?

C'est dans ce cadre de discussion engagé par W. E. B. Du Bois qu'une notion comme celle d'« atmosphère » (après celle d'« environnement », mais aussi de sa traduction par « milieu ») peut se révéler précieuse, en ce qu'elle permettrait de contribuer à rendre compte de cette force nébuleuse. J'introduis ce terme à ce moment de la discussion, alors qu'il intervient plus tôt chez Du Bois (notamment dans l'extrait cité page 368), mais aussi parce qu'il intervient différemment chez Du Bois, ou chez son traducteur français, Nicolas Martin-Breteau. La première occurrence intervient en tout début de livre, comme une des ambitions fortes que Du Bois se donne ici : « le chercheur doit [...] chercher à extraire d'un enchevêtrement de faits la preuve tangible que l'atmosphère sociale entourant les Noirs diffère de celle qui entoure la plupart des Blancs (*the tangible evidence of a social atmosphere surrounding Negroes, which differs from that surrounding most whites*) » (NP : 59).

Je ne vais pas analyser toutes les occurrences d'atmosphère¹⁰, mais au moins celles qui sont liées aux préjugés dont pâtissent les Noirs. Il y a par exemple « l'atmosphère de rébellion et de mécontentement (*the atmosphere of rebellion and discontent*) » (NP : 406), concernant le lien entre crime et préjugé, du fait du « mérite non-récompensé » et d'une « ambition raisonnable mais insatisfaite ». À nouveau, l'atmosphère y apparaît comme une dimension de frustration, d'indignation et de colère, collective et durable. Plus loin, dans « La santé des noirs », Du Bois livre un diagnostic implacable sur les habitudes sanitaires des Noirs :

[Ils] sont ignorants des lois de la santé. Il suffit de se rendre dans une église du 7^e district un dimanche soir pour voir un public de 1500 personnes assises pendant deux ou trois heures dans l'atmosphère fétide (*foul atmosphere*) d'un auditorium minutieusement fermé pour réaliser que des habitudes de vie très anciennes expliquent en grande partie la tuberculose et la pneumonie noires. (NP : 218)

Il s'agit d'une rare occurrence où « atmosphère » ne renvoie pas à un sentiment diffus, mais à une dimension clairement circonscrite de l'environnement, à savoir physique¹¹.

Enfin, je pointe un dernier usage, dans la conclusion du livre : « Telle est l'atmosphère (*spirit*) qui pénètre et complique tous les problèmes sociaux noirs, et c'est un problème que seules la civilisation et l'humanité peuvent résoudre avec succès. » (NP : 443). « Telle » renvoie à ce qu'il vient de synthétiser après avoir cherché à le démontrer empiriquement, à savoir le préjugé racial. Si Du Bois dit « *spirit* »¹², pour autant le choix de traduction de Nicolas Martin-Breteau semble bienvenu dans la mesure où Du Bois paraît ici répondre à l'ambition qu'il se donnait en ouverture à propos de « l'atmosphère sociale entourant les Noirs » (NP : 59) : comme s'il avait réussi à démontrer ce qu'il annonçait comme objet d'enquête et enjeu d'administration de la preuve. Il paraît répondre à un autre enjeu qu'il se fixait initialement, dans la préface, à savoir de « rappeler que les problèmes noirs sont des problèmes d'êtres humains » (NP : 52). Au moment de clore cette enquête, Du Bois réussit ce tour de force démonstratif : faire tenir ensemble à la fois l'environnement des Noirs de Philadelphie au sens le plus général et leurs problèmes, et expliquer cela empiriquement par le fait qu'ils sont moins bien traités que les autres groupes, voire pas traités comme des êtres humains à part entière.

VERS UN ANTI-DUALISME

SÉPARER OU NON LES DIFFÉRENTES DIMENSIONS DE L'ENVIRONNEMENT ?

Alors que je pensais initialement tenir une trajectoire notionnelle, avec une évolution depuis l'environnement en ses différentes déclinaisons jusqu'à l'atmosphère qui figurerait une ressaisie globale, unifiée de ces éléments épars, la lecture serrée des diverses occurrences (et des traductions) donne à voir une autre trajectoire, moins « spectaculaire », sans doute, mais non moins intéressante. Une manière d'y

revenir serait de passer par cet extrait issu du texte « L'Étude des problèmes des Noirs » publié un an avant (1898 ; traduit ici par Pierre-Nicolas Oberhauser, 2024).

La seconde grande catégorie des recherches portant sur les Noirs concerne leur environnement social particulier. Il sera difficile, comme on l'a dit, de dissocier l'étude du groupe de celle de son environnement – et pourtant, l'action du groupe et les réactions qu'elle suscite doivent être nettement distinguées si l'on espère comprendre les problèmes des Noirs. L'étude de l'environnement peut être réalisée en même temps que celle du groupe, mais ces deux ensembles de forces doivent être appréhendés séparément.

Dans ce passage, Du Bois sépare les pans de l'analyse : le groupe, son environnement ; et c'est très précisément *in fine* ce qu'il fait dans le livre, qui suit une structure similaire, balayant d'abord avec minutie le groupe dans ses différentes dimensions, puis attaquant de front cette question de l'environnement – pour en arriver à mettre au jour le préjugé racial.

Ce serait un des enseignements du parcours que j'ai proposé jusqu'à présent : peu importe au final le mot employé réellement par Du Bois (environnement, milieu, atmosphère), ou les choix de traduction opérés, puisque Du Bois n'a manifestement pas de concept unifié de l'un ou l'autre – et surtout de l'un vis-à-vis de l'autre : il les emploie assez indifféremment pour convoquer la même idée générale. À certains moments, pour les besoins de l'analyse et, déjà, du travail empirique, il s'avère nécessaire de distinguer les différentes dimensions de l'environnement (social / physique / moral) ; et, à d'autres moments, de montrer que c'est tout un, notamment dans le domaine de la vie quotidienne et des interactions – je pense particulièrement à la citation page 368, à propos de « l'atmosphère sociale ». Et, là, « sociale » ne me semble pas avoir le même sens que quand Du Bois distingue entre environnement social et physique : « atmosphère sociale » serait l'atmosphère générale qui entoure les Noirs de Philadelphie en tant que

groupe social, et elle se caractérise par des spécifications qui touchent tant au social (emploi, logement, etc.) qu'au physique (hygiène, santé, etc.).

Ce serait un second enseignement du parcours proposé, à savoir de pointer l'ambition de l'analyse qui cherche à faire tenir ensemble les différents fils de l'enquête qui se veut globale, à tisser entre eux une continuité rare. Cela va dans le sens de l'analyse de Nicolas Martin-Breteau (2020), concernant l'articulation entre problème noir, préjugé racial et environnement social, et la conception du préjugé racial par Du Bois comme « cause et conséquence de la situation présente » (*ibid.*: 60). Les analyses de Du Bois dans *Les Noirs de Philadelphie* concernent et les conditions de vie, et les intérêts matériels, et les interactions réciproques, et les préjugés raciaux, et les font tenir ensemble ; c'est particulièrement patent pour ce qui concerne les loyers plus chers ou les emplois moins bien payés pour les Noirs. Mais cela se retrouve encore par exemple dans son analyse de la distribution de l'emploi entre Noirs et Blancs (NP: 170), qui fait que Noirs et « grande classe moyenne des Blancs » ne se croisent presque jamais.

Au final, avec ces termes, on est loin des usages faibles (pour ne pas dire plus) visant à attester par le concept d'atmosphère, voire d'ambiance, d'une réalité floue, pour le moins vaporeuse, et sans se donner la peine d'accompagner le terme d'une investigation empirique – comme s'il suffisait à attester ce qu'il désigne ou vise¹³. Ici, au contraire, le point de départ est une réalité forte, aisément documentable : le problème des Noirs ; et cette réalité va peu à peu se préciser, avec la progression de l'enquête. Si « l'atmosphère sociale » reste au final difficile à mesurer ou quantifier (c'est dire combien Du Bois reste conscient que cela peut être considéré comme flou et vaporeux), son caractère quotidien, généralisé, collectif atteste sa puissance.

ENVIRONNEMENT ET NATURALISME

Les usages flous et faibles rappellent d'ailleurs que ces termes (environnement / milieu / atmosphère / ambiance...) sont loin d'être neutres en eux-mêmes; déjà, il était tout sauf anodin que Du Bois fasse d'environnement le pôle déterministe d'une échelle où liberté serait à l'opposé (voir *supra*). De tels débats sont intenses en cette fin de XIX^e siècle, et spécialement entre France et Allemagne (où Du Bois vient de passer deux ans – d'août 1892 à juin 1894 – avant de s'atteler aux *Noirs de Philadelphie*). Pour simplifier¹⁴, « milieu » est alors le terme dominant, repris tel quel (sans traduction) en Allemagne, et renvoie à la position déterministe en la matière d'Hippolyte Taine. C'est notamment contre ce terme, contre son déterminisme, que Jakob von Uexküll (dans le prolongement d'autres travaux contemporains de Taine, et cherchant déjà à le dépasser, notamment ceux d'Ernst Haeckel et de Friedrich Ratzel) va de son côté proposer celui d'*Umwelt* (Feuerhahn, 2009). Rappelons-nous ce passage à propos du crime :

Naturellement donc, si des hommes sont soudainement transportés d'un milieu (*environment*) à un autre, il en résulte un manque d'harmonie avec leurs nouvelles conditions de vie : un manque d'harmonie avec le nouvel environnement (*surroundings*) physique mène à la maladie et la mort ou bien à la modification du physique ; un manque d'harmonie avec le milieu (*surroundings*) social mène au crime. (NP : 291)

Le choix de traduction est parlant au regard de ce contexte de fin du XIX^e siècle : crime, milieu et déterminisme, manque d'harmonie, tout y est, « naturellement » !

Mais on a vu également que dans les autres occurrences de ces termes, les choses étaient moins ficelées, allaient moins de soi. On peut d'ailleurs trouver à certains égards que plusieurs formulations se rapprochent de la définition de l'expérience de Dewey comme transaction entre un organisme et un environnement, sans présumer si

l'agentivité se situe d'un côté (organisme) ou de l'autre (environnement). Il y aurait alors dépassement du dualisme par une approche naturaliste. Je pense en outre à cet extrait de Trevor Pearce (2020 : 275) :

Du Bois, Dewey, Mead et Addams ont tous utilisé la dichotomie organisme-environnement pour encadrer leur analyse des « questions sociales ». Ils ont suggéré que les tensions sociales modernes devraient être interprétées comme une inadéquation entre les habitudes, les institutions et les codes actuels, d'une part, et un environnement social modifié, d'autre part.

Ce passage résonne avec beaucoup d'extraits de Du Bois que j'ai pu donner jusqu'à présent ; on comprendrait alors mieux le Du Bois des *Noirs de Philadelphie* comme un Européen qui aurait assimilé Darwin et son rejet de toute finalité pour une ouverture à la contingence. « Environnement » ou « atmosphère sociale » apparaît d'une part comme une caractérisation globale, diffuse mais générale ; d'autre part comme un des pôles d'une échelle. Du Bois rejoint par conséquent le geste pragmatiste de dépassement du dualisme pour chercher à comprendre le groupe des Noirs et ses problèmes. Il rejoint aussi une « écologie de l'expérience » qui était au cœur des stratégies visant à relier des attitudes, des croyances, des habitudes ou des conduites à un environnement, afin de contrer les thèses sur l'inégalité raciale :

La situation défavorable des Noirs n'était pas due à leur hérédité, mais à l'héritage de l'esclavage, qui avait détruit le cadre de vie communautaire et familial, et engendré des « habitudes morales laxistes », en matière de sexe et de travail ; le préjugé de couleur était lui aussi un héritage des esclavagistes vis-à-vis des « races inférieures », et il était entretenu et conforté par la division du monde social en mondes blanc et noir. (Cefaï & Stavo-Debaugé, 2024 : 1095)

Et, en l'occurrence, cette histoire s'était incarnée dans des quartiers comme le 7^e district de Philadelphie.

ENVIRONNEMENT ET FONDEMENT SENSIBLE DU LIEN SOCIAL

Pour finir, je voudrais revenir sur un autre élément qui me semble particulièrement intéressant, si l'on considère le parcours de la conception de l'environnement dans les *Noirs de Philadelphie*, à savoir la question du fondement sensible du lien social et de l'absence de reconnaissance. Pour cela, je m'appuierai sur un travail en cours sur le sujet (Pecqueux, 2024), et, pour cerner ce dont il est question, je replace cet extrait où Du Bois définit le préjugé racial comme « ce sentiment généralisé d'aversion à l'égard de son sang, qui l'empêche lui et ses enfants [...] d'être reconnu comme un homme » (NP : 381); ainsi que celui-ci à propos de l'expérience du paria social : « Le Noir qui s'aventure loin de la masse de son peuple et de sa vie organisée se retrouve seul, évité et raillé, dévisagé et mis mal à l'aise. » (NP : 355). Cette manière de parler de l'expérience de non-reconnaissance peut sembler désormais familière, mais pour l'époque elle sonne pour le moins inhabituelle – et on peut penser que si Du Bois avait été moins « invisibilisé », les sciences sociales auraient pu gagner quelques décennies. Je vais m'appuyer (très rapidement) sur deux figures pour montrer l'actualité de ces formulations; la première sera Axel Honneth, la seconde Erving Goffman.

Ce n'est donc pas par hasard que j'écrivais « non-reconnaissance » et « invisibilisé » dans les phrases précédentes; Honneth a fondé sa théorie de la reconnaissance sur le mépris perceptif, à partir du roman de Ralph Ellison, *L'Homme invisible* (1952/2002), dont le narrateur (noir) n'est tout simplement pas « vu » par les blancs qui l'entourent. Il subit par-là, selon Honneth, « une forme particulièrement subtile d'humiliation raciste », par laquelle il est réduit à « une non-existence au sens social du terme » (Honneth, 2005 : 39). Honneth commence par distinguer provisoirement deux formes d'invisibilité, l'une physique et l'autre métaphysique (ou sociale), ce qui « révèle indirectement ce qui doit être ajouté à la perception d'une personne – en vue de la connaître – pour la transformer en un acte de reconnaissance »

(*ibid.* : 39). Cela ne se fait pas n'importe comment : il y a une manière appropriée de reconnaître autrui, et cette manière correspond à une certaine tonalité affective, ou ce qu'Honneth appelle le caractère moral de la reconnaissance, dans la mesure où il s'agit de « rendre justice à la valeur de l'autre personne en tant qu'être intelligible » – au contraire du « mépris moral » que subit Ellison dans son roman (1952/2002 : 43).

La proximité entre Honneth et Du Bois, et en passant par Ellison, est notable ; cela dit, Goffman m'intéresse encore plus directement ici car, à la manière de Du Bois, il en fait une affaire d'interaction quotidienne. Dans *Comment se conduire dans les lieux publics* (Goffman, 1963/2013), être traité comme une non-personne n'est pas forcément une opération pathologique, inhumaine (touchant la part d'humanité), c'est même pour Goffman une opération ordinaire, quotidienne, comme dans le cas du partage d'un bureau au travail qui occasionne parfois un relâchement des propriétés situationnelles, comme si l'autre n'était pas là. À côté de ces situations banales, Goffman conçoit également le traitement en tant que non-personne comme une opération extraordinaire, celle que subissent les personnes noires de la part de personnes blanches. Il se réfère de son côté, comme un pendant à *L'Homme invisible* de Ralph Ellison chez Honneth, au récit autobiographique de John Howard Griffin, *Dans la peau d'un noir* (1961/1962).

Ce traitement en tant que non-personne est le contrepoint exact de l'inattention civile, à savoir l'« opération consistant à diriger le regard vers un autre, pour lui signifier que l'on n'a pas d'intention mauvaise et que l'on n'en appréhende pas de sa part, puis à détourner le regard, dans un mélange de confiance, de respect et d'apparente indifférence » (Goffman, 2002 : 109). On comprend pourquoi, à l'opposé de l'inattention civile, Goffman place le mépris perceptif, qui traite l'autre (le domestique, l'esclave...) comme s'il n'existait pas, comme une « non personne » (Goffman, 2013 : 73-74), littéralement invisible. Dans l'expérience négative et dépréciative du traitement comme non-personne (puisque tous les cas ne sont pas forcément négatifs), il s'agit de « traiter les autres comme s'ils n'étaient pas là du tout, à la façon d'objets qui ne

méritent même pas un coup d'œil, et encore moins un examen rapproché» (*ibid.*: 73): soit ne pas même regarder comme chez Axel Honneth et Ellison, soit trop regarder, c'est-à-dire dévisager sans retenue, comme des objets non sociaux mais comme des « objets physiques » (*ibid.*: 116) que l'on peut commenter sans remarquer que cet « objet » est présent et occasionnellement peut entendre ce que l'on dit de lui. C'est ce qu'il remarque chez les habitants des îles Shetland quand ils sont en présence de marins qui n'ont pas « l'air britannique » (mais plutôt l'air norvégien, par exemple).

On a vu dans les *Noirs de Philadelphie* que Du Bois envisage ces deux types de cas: ne pas regarder ou trop regarder. Plus encore, comme Goffman, il conçoit bien un contrepoint à cette attitude, à savoir des interactions ordinaires où un Noir de Philadelphie pouvait ne pas être « seul, évité et raillé, dévisagé et mis mal à l'aise », mais tout simplement être « reconnu comme un homme »¹⁵. En cela, Du Bois est précurseur, puisque sa sociologie ne fonde pas seulement la normalité des interactions ordinaires entre inconnus sur une seule présomption d'égalité (comme cela a pu être largement le cas en sciences sociales), mais sur une échelle qui comprend à la fois la présomption d'égalité d'un côté, et, de l'autre, le traitement comme une non-personne. C'est à partir de cette structuration du lien social ordinaire que peuvent se comprendre et la double conscience et la double vue. Si l'on reprend les catégories goffmaniennes: Du Bois pense à la fois à quelque chose de l'ordre de l'inattention civile, et en même temps à une forme d'inattention qui serait barbare – et au milieu passe la ligne de couleur, car il est clair que ce double fondement sensible du lien social ordinaire ne concerne pas les Norvégiens de passage aux îles Shetland, mais en l'occurrence les Noirs de Philadelphie (et ailleurs, autrement, d'autres personnes).

Un autre élément qui rapproche singulièrement Du Bois et Goffman tient au fait que les deux sont attentifs à penser ensemble organisation spatiale (voire physique) et ordre social – soit une autre forme de dualisme à dépasser. Traiter quelqu'un comme une non-personne et

lui faire subir une ségrégation spatiale deviennent sous cet angle des axes complémentaires, se prolongeant l'un l'autre mais par d'autres moyens. Ainsi, la ségrégation spatiale peut agir comme une sorte de facilitation du traitement en tant que « non-personne », qui se manifeste comme une forme interactionnelle forcément en partie fragile, puisqu'elle peut générer de la gêne, des tentatives de résistance, etc. Cela s'entend dans ce passage des *Rites d'interaction* :

Dans bon nombre d'institutions de grande taille, des heures de travail décalées, des cafétérias ségréguées et d'autres dispositions du même genre participent à assurer que les employés entretenant des relations professionnelles qui impliquent à la fois une hiérarchie définie et une certaine forme de proximité ne se trouvent pas dans des situations spatialement intimes où il est attendu d'eux qu'ils maintiennent une apparence d'égalité distante. L'orientation démocratique de certaines de nos institutions les plus récentes tend cependant à rassembler les membres de mêmes équipes de travail dans certains espaces tels que la cafétéria malgré leurs différences de statut, ce qui ne va pas sans causer un certain malaise. Ils ne peuvent agir sans troubler l'un des deux ensembles de relations qui les unissent. (Goffman, 1967/1974 : 110 ; trad. modifiée par P.-N. Oberhauser¹⁶)

Pour conclure ce parcours autour des usages de l'environnement dans les *Noirs de Philadelphie*, on peut voir émerger là une proposition forte et particulièrement originale, loin des usages faibles, mous, voire dangereux, de la notion. Elle n'est pas complètement explicite, mais j'espère avoir réussi à montrer qu'elle s'y trouvait au moins en creux. Cette proposition forte tiendrait à dire que l'« atmosphère sociale » qui entoure les Noirs n'est pas un simple « esprit du temps », ni une seule dimension morale, psychologique ou symbolique ; mais quelque chose qui, tout en variant dans le temps, contribue à organiser les interactions les plus ordinaires de tout un groupe racial et les expériences qu'en font ses membres, sans distinction possible. C'est l'existence d'une telle « atmosphère sociale » qui permet de donner force et

efficacité à la ligne de couleur, et de saisir le lien social ordinaire, élémentaire comme nécessairement double. Ce qui sonne comme une invitation à finir avec W. E. B. Du Bois :

Mais après tout ce qui a été dit sur ces formes plus tangibles du contact humain, il demeure encore quelque chose d'essentiel si l'on veut décrire adéquatement le Sud, une forme difficile à présenter ou à fixer en des termes simples et compréhensibles pour des étrangers. C'est l'atmosphère de cette terre, les pensées et les sentiments qui s'y font jour, les mille et une petites actions qui constituent une vie. Dans n'importe quelle communauté ou nation, ce sont ces petites choses qui glissent entre nos doigts quand on cherche à les saisir, et qui pourtant sont les plus fondamentales pour se former une conception claire de la vie du groupe pris dans son ensemble. (Du Bois, 1903/2007 : 173-174)

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON Elijah (2011), *The Cosmopolitan Canopy: Race and Civility in Everyday Life*, New-York, W. W. Norton & Co.
- CEFAÏ Daniel & Joan STAVO-DEBAUGE (2024), « Les racines pragmatistes des enquêtes du jeune W. E. B. Du Bois », *Pragmata. Revue d'études pragmatistes*, 7/8, p. 1070-1134.
- CHANIAL Philippe (2021), « *Black Lives Matters revisited*. Race et morale de l'interaction », *Revue du MAUSS*, 58, p. 303-309.
- DU BOIS William Edward Burghardt (1904), « Credo », *Independent*, 57, p. 787.
- DU BOIS William Edward Burghardt (2000 [1905]), « Sociology Hesitant », *boundary*, 27 (3), p. 37-44.
- DU BOIS William Edward Burghardt (2007 [1903]), *Les Âmes du peuple noir*, trad, éd. et intro. par Magali Bessone, Paris, La Découverte.
- DU BOIS William Edward Burghardt (2019 [1899]), *Les Noirs de Philadelphie : une étude sociale*, suivi de *Enquête spéciale sur les Noirs employés dans le service domestique dans le 7^e district* par Isabel Eaton, trad., éd. et présent. par Nicolas Martin-Breteau, Paris, La Découverte.
- DU BOIS William Edward Burghardt (2024 [1898]), « L'Étude des problèmes des noirs », *Pragmata. Revue d'études pratmatistes*, 7/8, trad. et présent. par Pierre-Nicolas Oberhauser, p. 280-310.
- ELLISON Ralph (2002 [1952]), *L'Homme invisible*, trad. par Magali et Robert Merle, Paris, Grasset.
- FEUERHAHN Wolf (2009), « Du milieu à l'*Umwelt* : enjeux d'un changement terminologique », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 134 (4), p. 419-438.
- GOFFMAN Erving (1974 [1967]), *Les Rites d'interaction*, trad. par Alain Kihm, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN Erving (2002 [1977]), *L'Arrangement des sexes*, trad. par Hervé Maury, Paris, La Dispute.
- GOFFMAN Erving (2013 [1963]), *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, trad. et postface par Daniel Cefaï, Paris, Economica.
- GRIFFIN John Howard (1962 [1961]), *Dans la peau d'un noir*, trad. par Marguerite de Gramont, Paris, Gallimard.
- HONNETH Axel (2005), « Invisibilité : sur l'épistémologie de la "reconnaissance" », *Réseaux*, 129-130, p. 39-57.
- INGOLD Tim (1993), « The Temporality of the Landscape », *World Archaeology*, 25 (2), p. 152-174.
- JOSEPH Isaac (1984), « Urbanité et ethnicité », *Terrain*, 3, p. 20-31.

- MARTIN-BRETEAU Nicolas (2019), « *Les Noirs de Philadelphie* : un classique pour les sciences sociales », in W. E. B. Du Bois, *Les Noirs de Philadelphie : une étude sociale* (suivi de *Enquête spéciale sur les Noirs employés dans le service domestique dans le 7^e district* par Isabel Eaton), trad., éd. et présent. par Nicolas Martin-Breteau, Paris, La Découverte, p.7-50.
- MARTIN-BRETEAU Nicolas (2020), « “Le grand fait du préjugé racial” : W. E. B. Du Bois, *Les Noirs de Philadelphie* et la fondation d’une sociologie relationnelle », *Raisons politiques*, 78 (2), p. 59-73.
- PEARCE Trevor (2020), *Pragmatism’s Evolution : Organism and Environment in American Philosophy*, Chicago, The University of Chicago Press.
- PECQUEUX Anthony (2014), « *Umwelt* et Milieu : archéologie des notions », *Le Cresson Veille et Recherche*. En ligne : <<https://lcv.hypotheses.org/8503>>.
- PECQUEUX Anthony (2024), « Perception et (absence de) reconnaissance : pathologie et/ou ordinarité. À propos du fondement sensible du lien social », document de travail, 20 pages.
- RAWLS Anne W. & Waverly DUCK (2020), *Tacit Racism*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press.
- STAVO-DEBAUGE Joan (2023), *John Dewey et les questions raciales : à propos d’une controverse actuelle* (suivi d’une série de textes de John Dewey), Paris, La Bibliothèque Pragmata. En ligne : <<https://bibliothequepragmata.wordpress.com/les-livres/volume-2-j-stavo-debauge/>>.
- WIRTH Louis (2006 [1928]), *Le Ghetto*, trad. et présent. par Pierre-Jacques Rojzman, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.

NOTES

1 Ce texte a bénéficié des commentaires stimulants de Daniel Cefaï et Joan Stavo-Debaugé, ainsi que des relectures de Pierre-Nicolas Oberhauser ; je les remercie vivement.

2 La part d'innovation méthodologique, soulignée par son traducteur français, Nicolas Martin-Breteau (2022), ne doit pas être relativisée, mais ressaisie dans l'espace des enquêtes de sciences sociales disponibles à l'époque. Pierre-Nicolas Oberhauser (2024), dans la présentation du texte de Du Bois, « Les problèmes des Noirs » (1898/2024), le souligne finement en reliant cette inventivité au travail des Booth et aux *Hull-House Maps & Papers* – et plus généralement à la sociologie pratiquée dans les *settlements* (Cefaï & Stavo-Debaugé, 2024).

3 Cela concerne typiquement les vignettes ethnographiques, par exemple sur la consommation de nourriture frite (NP 219) ; ou quand il s'agit de décrire les familles visitées, dites « respectables mais miséreuses » ou « louches ». Cela peut aller jusqu'à des caractéristiques touchant à la santé mentale, dans la section sur « Pauvreté et alcoolisme ». Ces propos contrastent avec le geste très actuel de remercier en préface ses enquêtés, pour qui l'enquête « au mieux, a constitué une intrusion dans leur vie privée » (NP : 51) : « Je suis heureux qu'ils aient presque tous accepté de me répondre pour le bien de la science et de la réforme sociale » (NP : 52), déjà

indissolublement liées – j'y reviens plus loin.

4 Dans l'optique de l'école de Chicago, le ghetto (Wirth, 1928/2006) est compris comme une des différentes aires naturelles qui forment la ville, saisie sous la métaphore de la mosaïque ; cette aire naturelle qu'est le ghetto est un territoire d'ancrage du processus migratoire, voire du processus d'urbanisation des migrants. Les différentes aires paupérisées de la mosaïque, et spécifiquement le ghetto, renvoient à ce que la ville produit continuellement en matière de ségrégation sociale et spatiale. Cependant, et c'est l'intérêt de la métaphore de la mosaïque, ces aires ne fonctionnent pas en vase clos mais forment un système de transactions et d'interdépendances. C'est dire combien la ville ne saurait se penser sans les formes de mobilité qu'elle contribue à rendre possibles et que les habitants et habitantes du ghetto cherchent à exploiter à la moindre occasion (cf. Joseph, 1984 : 20 sq., pour une synthèse éclairante). En somme, la ville assigne dans le ghetto, et permet la sortie du ghetto : comme un mouvement de balancier inscrit dans les mobilités urbaines et plus généralement dans l'expérience de la métropole.

5 Voir la note 10 pour une recension systématique des différentes occurrences dans le livre des termes clés (*environment, surrounding(s)* et *atmosphere*).

6 Si tant est qu'il en ait réellement endossé une. Cela est impossible à aborder dans le cadre de cet article, mais on pourra se reporter, par exemple, à sa façon de se montrer clairement anti-dualiste dans « Sociology Hesitant » (Du Bois, 1905/2000) à partir de son traitement du couple *Law/Chance*. Un autre argument, directement issu des *Noirs de Philadelphie* (et je le dois à Joan Stavo-Debauge), a trait au long chapitre historique introductif (« Le Noir à Philadelphie, 1820-1896 »), où Du Bois, précisément, montre combien l'environnement des Noirs n'est pas quelque chose de figé, mais au contraire quelque chose qui varie fortement au gré des crises et des changements. Stavo-Debauge (2023, n. 59) propose de ce point de vue un rapprochement entre John Dewey et Du Bois.

7 Dans son introduction, Nicolas Martin-Breteau qualifie cette troisième dimension de « psychologique ou symbolique » (NP: 22), mais je préfère reprendre l'épithète « moral » utilisée par W. E. B. Du Bois dans la définition que je cite dans le paragraphe précédent. Est-ce que cette dimension morale est réellement indépendante de l'environnement social? On peut en douter au vu des expressions de Du Bois – et plus généralement au vu des conceptions de l'environnement social alors.

8 On peut penser ici au *taskscape* (paysage des activités), terme que Tim Ingold (1993) forge à partir d'un

tableau de la vie quotidienne aux champs de Bruegel l'Ancien (*Les Moissonneurs*, 1565).

9 On peut rapprocher (et c'est Pierre-Nicolas Oberhauser qui me le suggère) cette mention du passage de son poème en prose « Credo » (1904) où il évoque le fait que les hommes peuvent être « frères chrétiens, même s'ils ne sont pas beaux-frères (*brothers in Christ, even though they be not brother-in-law*) ».

10 Voici le total des occurrences dans la version originale: sept pour *atmosphere*, quinze pour *surrounding(s)* et vingt-trois pour *environment*. Dans la version française, seul « milieu » s'ajoute (trois fois pour *surroundings* et une fois pour *environment*). 1/ *Atmosphere*: outre les trois occurrences que je cite déjà, il y en a une pour l'ambiance du quartier et ses variations (NP: 110); une sur l'atmosphère sociale en question et le préjugé de couleur (NP: 383); et les deux dernières sur l'atmosphère politique qui entoure l'accession au suffrage (NP: 427). 2/ *Surrounding(s)*: outre les six occurrences que je cite, on trouve plusieurs usages comme participe présent du verbe, y compris dans un sens différent. Comme usages notables, je relève déjà celui pour « l'influence du milieu social » (NP: 342, en conclusion de « Pauvreté et alcoolisme »), qu'il différencie de « cette influence morale indéfinissable mais réelle et puissante qui donne aux hommes un vrai sentiment de virilité ou bien les conduit à perdre aspirations et respect de soi ». Et

enfin ce très beau passage (NP : 57), au moment d'exposer « Le problème », où il en appelle à une enquête complète sur l'environnement : « l'environnement physique de la ville, celui des quartiers et des maisons, mais aussi l'environnement social, qui est encore plus puissant – cet univers (*surrounding world*) de coutumes, de désirs, de modes et de pensées qui enveloppe le groupe et influence fortement son développement social ». 3/ *Environment* : le terme apparaît par exemple huit fois (sur un total de vingt-trois) dans les pages liminales « Le problème » ; puis de nombreuses fois autour du crime, pour qualifier à la fois l'influence et la variation de l'environnement (particulièrement : NP : 341). Par deux fois, l'usage se fait en contraste avec *atmosphere* (NP : 368 et 406) : d'abord « l'environnement physique » contre « l'atmosphère sociale » ; puis « l'atmosphère de rébellion et de mécontentement » est opposée à « l'environnement social de l'excuse... ».

11 Nicolas Martin-Breteau, en introduction de sa traduction, fait l'hypothèse que le mot « atmosphère » renverrait à la dimension symbolique de l'environnement (2020 : 22) ; cet usage du même mot pour désigner l'environnement physique tend à invalider cette hypothèse. Plus largement, il ne semble pas que W.E. B. DuBois ait une idée précise de ce qu'il entend sur le plan analytique/ notionnel avec ces différents termes – j'y reviens plus loin.

12 Je n'ai pas retrouvé de traduction par un de ces termes pour un autre mot anglais.

13 Et précisément, le terme d'atmosphère est devenu récemment synonyme, dans le débat public français, d'une réalité floue avec les essais successifs de Gilles Kepel (en 2021) à propos du « jihadisme d'atmosphère », puis de Nathalie Heinich (en 2023) sur un « totalitarisme d'atmosphère » censé désigner l'idéologie *woke* et sa supposée *cancel culture*. Un tel usage absurde du terme totalitarisme suffit à discréditer la thèse ; par contre, cela entache sans doute durablement (dans le contexte français) la notion d'atmosphère, qui n'en avait guère besoin...

14 En suivant ici le travail de Wolf Feuerhahn (spécialement 2009 ; pour une discussion, cf. Pecqueux, 2014).

15 Cela fait écho à la façon dont Goffman conçoit l'humiliation : pour lui, elle s'adresse à celui qui a manifesté une « prétention » que les autres ne sont pas prêts à lui accorder. « Le Noir de Philadelphie voudrait être considéré comme un homme ? Ou il voudrait quitter le 7^e district pour un de nos quartiers ? », en quelque sorte (je dois cette remarque à Pierre-Nicolas Oberhauser).

16 À qui je dois cet argument – ainsi que la citation à venir des *Âmes du peuple noir*.